THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT
1245



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



La Religieuse
de
Wismes.
Br. en 1 acte
par Pougens
an 4.

LA RELIGIEUSE
DE NISMES.

JULIE

OU

LA RELIGIEUSE DE NISMES,

DRAME HISTORIQUE,

En un Acte et en Prose.

Par CHARLES POUGENS.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

De l'Imprimerie de DU PONT, Imprimeur-Libraire, rue de Richelieu, N°. 14.

L'AN IV.

JUNIE

OU

LA RELIGIEUSE

DE MISSA,

DRAME HISTORIQUE,

En trois Actes et en Vers.

PAR CHARLES NOLLET.

A PARIS,

De l'Imprimerie de Pih Duran, Imprimeur-Libraire, rue du Cimetière, près la rue

1834.

« Une malheureuse fille, que
» des parens barbares avaient
» contrainte à se faire religieuse,
» mais à qui la nature donnait
» le besoin d'aimer, avait eu le
» malheur de se permettre ce
» sentiment que lui interdisait
» son état, le malheur plus
» grand d'y succomber, et ce-
» lui de ne pouvoir cacher à sa
» supérieure les déplorables sui-
» tes de sa faiblesse. Fléchier
» apprit que cette supérieure
» l'en avait punie de la manière
» la plus cruelle, en la faisant
» enfermer dans un cachot, où

» couchée sur un peu de paille,
» réduite à un peu de pain qu'on
» lui donnait à peine, elle at-
» tendait et invoquait la mort,
» comme le terme de ses maux.
» L'évêque de Nismes se trans-
» porta dans le couvent, et,
» après beaucoup de résistance,
» se fit ouvrir la porte du réduit
» affreux où cette infortunée se
» consumait dans le désespoir.
» Dès qu'elle apperçut son pas-
» teur, elle lui tendit les bras,
» comme à un libérateur que
» daignait lui envoyer la mi-
» séricorde divine. Le Prélat,
» jettant sur la supérieure un
» regard d'horreur et d'indigna-
» tion : *Je devrais*, lui dit-il,

» *si je n'écoutais que la justice*
» *humaine, vous faire mettre*
» *à la place de cette malheu-*
» *reuse victime de votre bar-*
» *barie; mais le Dieu de clé-*
» *mence dont je suis le minis-*
» *tre, m'ordonne d'user, même*
» *envers vous, de l'indulgence*
» *que vous n'avez pas eue pour*
» *elle. Allez, et lisez tous les*
» *jours dans l'Évangile, le cha-*
» *pitre de la femme adultère.*
» Il fit aussitôt tirer la religieuse
» de cette horrible demeure,
» ordonna qu'on eût d'elle les
» plus grands soins, et veilla
» sévèrement à ce que ses or-
» dres fussent exécutés; mais
» ces ordres charitables, qui

» l'avaient arrachée à ses bour-
» reaux, ne purent la rendre à
» la vie. (1) »

J'étais en Angleterre et j'habitais les riantes campagnes de Richmond. — Mécontent des hommes, et parvenu à cette époque critique et salutaire où la vie cesse enfin d'être le roman du cœur, et où commence la convalescence de la jeunesse, je lisais mes souvenirs, et je les méditais dans le silence animé de la nature. Ne voyant plus alors dans le passé que des provisions pour le présent, et

(1) Eloge de Fléchier par d'Alembert.

dans l'avenir qu'un doute paisible, j'abjurais, au sein de l'amitié, les amers plaisirs d'un monde corrupteur ; j'appaisais mon imagination sans l'éteindre; j'agrandissais, j'épurais mon ame par l'étude et la lecture.

O mon illustre ami, vous qui honorâtes ma jeunesse d'une sainte et bienfaisante amitié, bon et judicieux d'Alembert, avec quel charme je savourais alors vos sages écrits !

Un jour, plus rêveur qu'à l'ordinaire, je dirigeai mes promenades vers la maison de Pope, située à quelques milles de mon habitation. Ayant trouvé l'éloge de Fléchier parmi plusieurs li-

vres que j'avais placés dans le bateau qui m'avait servi à remonter la Tamise, le hasard me fit tomber sur le passage que je viens de rapporter ici. Je l'avais lu plusieurs fois ; mais dans cet instant, je l'écoutais avec une attention nouvelle ; mon cœur était vivement ému.

Je me rappellai que près de douze ans auparavant, lorsque je traversais le Languedoc et la Provence, pour me rendre en Italie, j'avais pris avec soin les renseignemens les plus précis sur l'histoire de cette infortunée victime de la férocité monastique. En voici les principaux traits.

Dans un vieux château, situé au pied des montagnes de Provence, vivait, il y a près d'un siècle, une jeune fille d'une rare beauté et ornée de tous les dons que peut prodiguer la nature. Julie, douée d'une sensibilité profonde, mais affligée d'une naissance illustre, avait eu le malheur de ressentir, à l'âge de dix-sept ans, un amour très-vif pour un jeune homme à qui le ciel n'avait accordé d'autre noblesse que des sentimens nobles, une figure charmante, un cœur généreux et d'immenses richesses. Cependant comme il avait, en traversant le Var, exposé ses jours pour sauver ceux

de Julie, il était souffert au château. Bientôt leur amour ayant été découvert, le père, indigné de ce qu'ils osaient s'aimer malgré l'inégalité des rangs, obtint un ordre supérieur. Le jeune homme fut forcé de quitter la province, et la tendre Julie, bannie de la maison paternelle, fut reléguée dans l'obscurité d'un cloître.

L'abbesse, instruite par le père, ne lui permettait de paraitre à la grille qu'accompagnée de deux surveillantes qui avaient ordre d'épier jusqu'à ses moindres pensées ; et comme Julie avait un frère, il fut décidé dans la famille que l'on ferait à Dieu

le sacrifice de son cœur et de sa liberté.

Des proxenètes sacrés l'entourent ; on lui parle du ciel, sur-tout de l'enfer ; on égare sa raison et même son amour. Julie, confuse, éperdue, et toute entière à l'époux que son cœur avait choisi, offre au ciel des vœux adultères ; le crime est consommé.

Florinval, de retour à Nismes, après deux ans d'absence, errait sans cesse autour du cloitre, heureux lorsqu'il pouvait à la fin du jour verser quelques pleurs sur le seuil du sanctuaire où respirait son amante. Enfin le hasard seconde un instant ses

vœux insensés, il y pénètre à la faveur d'un incendie. Il veut enlever sa maitresse, il veut l'arracher à son odieux esclavage; mais ses efforts sont inutiles. Environnés de toutes parts, n'osant plus fuir, les deux amans se réfugient dans une allée obscure, ils tombent dans les bras l'un de l'autre; les sermens injustes furent trahis, mais la nature ne fut pas trompée, et leurs destins se fixèrent.

Bientôt l'aurore parait; le jeune homme franchit, sans être apperçu, les murs du cloitre. Nul moyen de se revoir, de se parler, de s'écrire. Alors le désespoir s'empare de son cœur, il

vole à la guerre, et ne pouvant, à cause de sa naissance, servir la patrie comme officier, il se fit tuer comme volontaire, au bombardement de Bruxelles.

Julie, sur le point de devenir mère, est précipitée par son abbesse dans un cachot à dix pieds sous terre; elle y accouche, chargée de fers; et pour comble de malheur, elle perd entièrement la raison et survit ainsi à son désespoir. Quinze ans s'écoulèrent dans cette affreuse captivité. Ce fut alors que le vertueux Fléchier, instruit, mais trop tard, du sort de cette infortunée, se présenta à la porte du monastère pour la délivrer.

A mesure que je repassais dans ma mémoire les funestes détails de cette déplorable aventure, mon visage se couvrait de larmes, et je me retrouvai à Richmond, sans m'être apperçu que j'avais redescendu la Tamise. Le plan de la Julie était gravé en traits de feu au fond de mon cœur; je n'avais plus qu'à dicter.

Mes affaires m'ayant rappellé dans ma patrie, je quittai l'Angleterre dans les premiers jours de mai 1789. Je me retirai à la campagne, j'y achevai la Julie, et j'en dictai les dernières feuilles au bruit du canon de la bastille. Ayant eu l'occasion d'admirer à Londres les talens de

M. Le Texier dans l'art si peu commun de peindre à l'ame des situations différentes par les seules inflexions de la voix, je lui envoyai mon drame qu'il eut la bonté de lire à plusieurs reprises dans ses assemblées dramatiques de *Lisle-Street*. Depuis il a été lu dans diverses sociétés de Paris: chez mon ancien ami M. du Châtelet, le comte Alfieri, Mesdames du Boccage et de Bourdic, qui voulurent bien l'écouter avec quelque intérêt, et dont le suffrage flatta également ma raison et mon amour-propre. Je remis aussi l'année dernière mon manuscrit à Madame Vestris; je la priai de le lire avec soin; car je

sentais combien il était important pour moi de consulter des personnes qui connussent bien la perspective de la scène; elle le garda plusieurs jours, et, à tout ce qu'elle me dit ensuite de sensé et d'obligeant sur ce petit ouvrage, je m'apperçus bien qu'elle avait autant de sensibilité que de goût.

Comme on n'avait pas encore mis de religieuses sur la scène, plusieurs personnes me pressèrent de faire représenter la Julie; mais convaincu qu'elle n'était point faite pour le théâtre, je m'y suis toujours refusé. Aujourd'hui je la fais imprimer, sûr de ne dé-

plaire qu'aux cœurs froids et aux ennemis de la liberté.

Ames sensibles, gémissez sur le sort de cette malheureuse amante ; rendez-moi les pleurs que j'ai versés en écrivant son histoire ; et si quelque censeur atrabilaire vient vous dire que Julie coupable avait cessé d'être vertueuse, et que son crime condamne votre pitié : ah ! m'écrierai-je, avec le divin auteur d'Émile, « je sens que je ne » pourrai de ma vie estimer cet » homme là ».

PERSONNAGES.

JULIE ou LA RELIGIEUSE de Nismes.

Une RELIGIEUSE ancienne.

Une NOVICE.

L'ABBESSE.

FLÉCHIER, Evêque de Nismes.

CHŒUR de Religieuses.

LA

LA RELIGIEUSE
DE NISMES.

La scène est double. Durant les premières strophes, la partie du théâtre qui est à la droite du spectateur, parait ensevelie dans une nuit profonde, l'œil n'y peut pénêtrer ; mais une lueur vague et indécise se répand par degrés sur l'autre portion de la scène. On apperçoit alors un souterrain, au fond duquel se trouve un escalier tournant, dont les marches à moitié usées sont hautes et étroites. On distingue en même-tems un bruit confus de verroux et de clefs, auquel se mêle le grincement aigu d'une porte épaisse, qui tourne avec effort sur ses gonds. A ce bruit succède le son lugubre d'une cloche qui s'affaiblit par degrés. On voit ensuite descendre une vieille Religieuse, qui, d'une main, tient une lanterne sourde, et de l'autre une cruche

remplie d'eau. Elle s'avance, tire de son tablier un morceau de pain noir, le pose d'un air chagrin sur un cercueil à demi renversé, et regarde ensuite autour d'elle.

LA RELIGIEUSE.

Il y a près de quinze ans que je descends ici, et mon cœur ne peut s'accoutumer à tout ce que j'y vois. Malheur à qui ose en conserver un dans le cloitre..... Infortunée ! voilà donc ta nourriture.... et ta dernière demeure !.... Nos mères sont bien dures !....

Elle joint les mains, et s'écrie après un moment de silence :

Mais le Ciel est juste, et c'est à nous à servir ses vengeances. Hélas ! elles ne lui ont que trop obéï !

Elle regarde tristement le morceau de pain noir qu'elle avait posé sur le cer-

cueil, et le place d'un air attendri sur un banc.

Je n'aurais pas dû poser sur cette bière, le pain de cette malheureuse.

A peine a-t-elle fini ces mots, qu'on apperçoit au haut de l'escalier une jeune Novice qui descend d'un pas incertain; la terreur et la curiosité se peignent tour à tour dans ses gestes et sur son visage; elle reste immobile sur la dernière marche. La vieille Religieuse parait écouter avec attention.

Je ne sais .... mais le son des cloches n'a jamais pénêtré jusqu'ici; j'étais si troublée, aurais-je oublié...

Elle se retourne, apperçoit la Novice, et s'écrie :

Malheureuse! qui t'amène ici?...

LA NOVICE,

d'un air suppliant.

Au nom du Ciel, ayez pitié de moi.

LA RELIGIEUSE.

Tremblez qu'il ne punisse votre audace.

LA NOVICE.

Ah ! ma mère, ce séjour est affreux.

LA RELIGIEUSE.

C'est celui du crime. . . .

La nuit s'est dissipée par degrés; alors on découvre à la droite du théâtre un cachot voûté, qui ne reçoit le jour que par une lucarne, revêtue d'une grille armée de pointes de fer. Les murailles paraissent humides ; plusieurs pierres détachées de la voûte sont restées éparses sur la terre ; d'autres semblent prêtes à tomber. On voit Julie, vêtue de noir, mais sans voile, et à demi couchée sur un peu de paille brisée. Son corps est entouré d'une longue et lourde chaine, dont l'extrémité est terminée par un anneau fortement scellé dans la muraille.

Ses bras, ses pieds sont nuds et chargés de fers. La pâleur de la mort règne sur son front, ses lèvres sont décolorées : cependant à travers l'extrême maigreur de ses traits, on distingue les restes d'une grande beauté. Près d'elle est une pile de pierres, sur laquelle on a placé une tête de mort. Julie sommeille et parait oppressée : ses membres sont agités de mouvemens convulsifs. Elle secoue machinalement ses chaines, et le bruit en retentit jusques dans l'avant-cachot.

LA NOVICE,

saisie de frayeur, se jette entre les bras de la Religieuse, et prononce d'une voix étouffée :

Ma mère, secourez-moi.

JULIE

s'éveille, pousse un soupir, regarde tristement ses fers, et s'écrie :

Qu'entends-je ! quel son aigu a frappé mon oreille ?..... Dieu !

c'est le bruit de mes chaines..... Réveil funeste ! mon cœur est saisi d'épouvante. Un murmure vague et pénible semble agiter l'air autour de moi.

LA NOVICE.

Ce bruit affreux qui me glace le cœur..... Ces gémissemens.... ce cercueil.... Oh ! ma mère, daignez m'instruire?

LA RELIGIEUSE.

Malheureuse ! cesse de m'interroger.

Elle l'entraine vers le fond du Théâtre.

JULIE,

lentement et d'une voix entrecoupée.

Mes doigts sont glacés, ils se roidissent avec douleur ; je ne puis

soulever mes paupières, mon front se déchire, ma tête brûle, et tout mon corps tremble. Un frisson convulsif!... Serait-ce la mort?... O Florinval....

Elle écoute et parait consternée.

Qui parle autour de moi?.... Insensée!.... A peine puis-je entendre ici le bruit du tonnerre.

Du ton de l'enthousiasme et de l'indignation.

Quel autre qu'un Ange eut osé proférer ici ce nom sacré?.... et des furies seules y pénêtrent!....

Avec l'accent de la douleur.

Hélas! moi-même depuis quinze ans je ne le prononce plus.

LA NOVICE,

à demi penchée sur la Religieuse, lui

montre, avec un geste d'effroi, la porte du cachot de Julie.

Dieu ! sont-ce des accens humains que je viens d'entendre ?

LA RELIGIEUSE.

Ne m'interrogez pas, 'est le secret du Ciel.

LA NOVICE.

Ah ! ma mère, un sentiment plus impérieux que ma raison et mon obéïssance, m'enchaine ici.

Elle entraine la Religieuse vers la porte du cachot : elle reste immobile et respire à peine.

JULIE,

surprise et attendrie.

D'où nait ce calme subit ? Est-ce un songe ? Mes douleurs s'appaisent, ce nom adoré me rappelle à

la vie. A présent je puis respirer.... Mon angoisse était peut-être l'effet de quelque rêve funeste, ce n'était point sans doute celle de la mort, car je sens mon cœur battre avec violence.

Elle s'anime par degrés, et prononce d'une voix intermittente.

Ces cercles brûlans qui entouraient mon front et ma poitrine, semblent prêts à se détacher . . . . mon sang coule avec moins de lenteur.

LA NOVICE,

durant les strophes précédentes, a saisi au hazard plusieurs mots de Julie; des soupirs, des cris sourds lui échappent, elle tombe aux pieds de la Religieuse.

J'embrasse vos genoux! Au nom

du Dieu qui nous écoute, révélez-moi cet affreux mystère. Je ne puis supporter le trouble où je suis.

LA RELIGIEUSE,

d'un ton élevé.

Eh bien ! j'y consens ; mais avant de m'entendre, invoque le Ciel et prépare ton cœur au récit du plus noir des attentats.

LA NOVICE.

Ma mère ! vous me faites frémir.

Elle tombe sur le cercueil, et se couvre le visage de ses mains.

JULIE

considère ses chaines, et fait un effort pour les soulever.

Les cruelles ! elles épient, sans doute, l'instant où je sommeille, elles viennent furtivement changer

mes fers . . . . . pour en substituer chaque jour de plus pesans. Hier encore je pouvais porter à mon front mes mains défaillantes, et ce matin je puis à peine les élever jusqu'à mon cœur. . . . .

LA RELIGIEUSE

avec feu ; mais d'une voix basse et concentrée :

Vois-tu cette porte, ce cachot.... Entends-tu ces gémissemens, ces cris, ces chaines qu'on agite....

LA NOVICE,

avec un effroi convulsif.

Je me meurs.... achevez....

LA RELIGIEUSE.

Là, respire une de nos compagnes ; là, depuis quinze années, le Ciel irrité exerce ses vengeances.

Un sacrilège amour.... Moi-même je frissonne d'horreur et d'effroi.... L'impie a profané le nom sacré d'épouse du Sauveur du monde.

LA NOVICE,

qui, jusqu'alors, était prosternée près du cercueil, se relève à mesure que la Religieuse lui découvre le crime de Julie. Ses traits se calment, elle baisse les yeux, laisse tomber ses bras, garde un moment le silence, et dit d'une voix timide :

Quoi !.... ma mère.... le Ciel a pu permettre.

LA RELIGIEUSE.

Vous connaissez les Comtes de Provence ?

LA NOVICE.

Amenée ici dès l'âge de deux ans,

nos mères ne m'ont appris qu'à soumettre ma raison et à chérir mon ignorance.

LA RELIGIEUSE.

Julie, seul rejetton de cette illustre famille, joignait à une beauté céleste, une ame trop sensible. Elle entrait, comme vous, dans sa seizième année.

Hélas ! que n'a-t-elle eu le bonheur de vivre loin du monde et de son souffle empoisonné ?

Un jeune homme favorisé, m'a-t-on dit, de tous les dons de la Nature, l'aima et s'en fit aimer ; il était riche, mais sans naissance : et le père de Julie, indigné de son audace, dérobe sa fille à tous les yeux ; il la relègue dans ce saint asyle.

LA NOVICE,

d'une voix attendrie.

Hélas ! il est donc des pères inexorables !

LA RELIGIEUSE.

On l'entoure, on l'abuse ; son amant, disait-on, avait succombé sous les coups de son père, et l'imprudente se consacre à Dieu pour jamais. Que me reste-t-il à vous apprendre ? Il respirait encore. Errant autour de ces lieux, il y pénètre à la faveur d'un incendie : il l'entraine ; elle ose le suivre ; je ne puis achever ; mais la terre aurait dû s'entr'ouvrir sous leurs pas.

LA NOVICE.

Les malheureux ! . . . . je fris-

sonne..... Sans doute, il leur fut impossible de fuir.

LA RELIGIEUSE.

Nos mères veillaient à la porte de clôture, et l'indigne Julie creusait sous ses pieds d'éternels abimes. Bientôt sa honte éclate, et son arrêt est prononcé.

LA NOVICE,

vivement.

Son arrêt..... Quoi! des juges l'ont condamnée.... Ah! ma mère, Julie a donc comparu devant eux.... L'infortunée!

LA RELIGIEUSE.

Ma fille, que dites-vous? L'Evêque seul a le droit de pénétrer dans nos asyles. L'Abbesse, souveraine

en ces lieux, ne reconnait d'autres loix, d'autre tribunal, que la voix du Ciel, ou nos saints intérêts.

Julie, toute entière à son amour, avait imprudemment dédaigné nos anciennes. Elles furent inflexibles, on la couvrit de chaines; on la descendit dans ce séjour de douleur; on arracha de son sein, à l'instant même de sa naissance, le fruit malheureux de son criminel amour. Depuis quinze ans, un morceau de pain noir est sa seule nourriture. En vain j'intercedai pour elle, au nom même du Dieu qui l'a condamnée; nos mères, pour me punir, m'ont imposé la loi de servir cette infortunée. . . . .

Hélas! et sans qu'il me soit permis d'adoucir sa misère.

LA NOVICE,

avec douceur et sensibilité.

Comme je vous plains ! .... Mais ma mère, qu'est devenu cet enfant malheureux ?

LA RELIGIEUSE.

Je l'ignore, la mort peut-être l'aura dérobé à l'ignominie.

LA NOVICE,

naïvement.

Julie prononce-t-elle quelquefois le nom de cette innocente créature ?

LA RELIGIEUSE.

Hélas ! Julie n'est plus qu'un phantôme furieux qui inspire encore plus de terreur que de pitié. Jadis sensible et résignée, elle invoquait le Ciel et pleurait sur sa vie ; maintenant le désespoir a desséché ses

larmes et troublé sa raison ; elle nomme son amant ; elle le voit, et parait consolée. La malheureuse ! Je l'ai souvent surprise croyant s'entretenir paisiblement avec lui ; revenue de son erreur, elle jette des cris affreux, elle demande sa fille.

LA NOVICE,

hors d'elle-même, et d'un ton animé.

Quoi ! cet enfant malheureux était. . . .

On entend dans le cachot un bruit de chaines.

Ah ! ma mère, je crois distinguer la voix de cette infortunée.

JULIE,

touche avec inquiétude sa poitrine et ses membres ; ses doigts émoussés par la douleur ne lui donnent plus que des perceptions imparfaites : la fièvre qui a

succédé au sommeil, achève de l'égarer, et son extrême maigreur lui fait imaginer que les attaches de ses chaines sont trop larges et qu'elles sont prêtes à tomber. Elle s'écrie :

Femmes cruelles, votre rage vous égare; encore un effort et mes mains pourraient s'échapper à travers les anneaux qui suspendent mes nouvelles chaines.... Hélas ! en serais-je plus libre et moins misérable ? Autrefois j'aimais à élever mes bras vers le Ciel; mais il est sourd, et depuis long-tems j'ai cessé de l'implorer.

Elle touche une seconde fois ses membres et fait un geste d'horreur.

Jadis mes chairs étaient sillonnées d'empreintes sanglantes, maintenant elles sont devenues insensibles.

LA NOVICE,

avec l'expression de la douleur.

Ma mère, ces cris me déchirent le cœur !

JULIE,

d'une voix lente et lugubre.

Le désespoir a consumé par degrés mes membres défaillans, et mon corps n'est plus qu'un point douloureux également froissé entre la mort et la vie. . . . Une fièvre dévorante m'avertit seule que j'existe encore ; à peine mon ame conserve-t-elle quelques souvenirs vagues et incertains. . . . L'avenir même s'efface devant moi.

LA RELIGIEUSE,

après quelques momens de silence.

Ma fille, séchez vos larmes, elles

offensent le ciel;..... et si la vie vous est chère, gardez un éternel silence sur tout ce que vous venez d'entendre.

LA NOVICE

embarrassée.

Ma mère.....

LA RELIGIEUSE.

Sortez, ma fille.

LA NOVICE,

d'une voix basse.

Hélas !.... sans voir Julie....

LA RELIGIEUSE.

Téméraire, qu'osez-vous demander ?

LA NOVICE,

avec le ton du plus vif attendrissement.

Non, je ne saurais m'arracher de

ces lieux. Ah ! laissez-moi verser une seule larme sur les chaines de cette infortunée ! Seraient-ce mes faibles mains qui pourraient les briser ?

LA RELIGIEUSE.

Je n'y puis consentir ; sortez, ou craignez mon courroux.

LA NOVICE,

avec feu.

Ma mère, vous oubliez que mon retour est impossible : voici l'instant où l'Abbesse rentre dans sa cellule; comment sortir sans être apperçue ? souffrez du moins que je reste jusqu'à l'heure de la prière.

LA RELIGIEUSE.

Dans quel embarras elle me jette...

imprudente...., nous exposer ainsi l'une et l'autre :.... suivez-moi ; peut-être nos mères sont-elles encore à l'Eglise :.... mais non, ce serait la perdre à jamais ;.... je ne sais à quoi me résoudre.

D'un ton brusque.

Auriez-vous le courage de rester seule avec cette malheureuse ?

LA NOVICE,

avec noblesse et sensibilité.

Il n'en faut point pour voir des victimes.

A part.

Mais pour vivre avec leurs bourreaux.

LA RELIGIEUSE.

Le tems presse ; une plus longue

absence me rendrait suspecte : demeurez.... Voici les clefs du cachot de Julie. Dans une heure notre nouvel Evêque doit faire la visite de cette maison ; je profiterai du désordre et je viendrai vous délivrer.

A part.

Ah : puisse-t-il comme elle me surprendre ici.

LA NOVICE

saisit avidement les clefs, et à l'instant où la Religieuse s'éloigne, elle les presse sur ses lèvres avec enthousiasme, et s'écrie d'une voix concentrée :

Dieu ! fais que je puisse secourir cette infortunée.

Elle s'avance vers la porte.

LA RELIGIEUSE

revenant sur ses pas.

Ah ! ma fille, fermez l'oreille aux blasphèmes de cette impie ; songez que le Ciel vous écoute, et tremblez d'attirer sur vous ses vengeances.

LA NOVICE

la suit des yeux, elle ouvre ensuite avec précipitation les verroux du cachot de Julie.

Quel changement inoui !... Cet appareil affreux n'a plus rien qui m'épouvante ;... un sentiment inconnu m'élance vers elle ;.... mon ame n'est plus ici.

La porte s'entr'ouvre, elle parait saisie de frayeur.

Ciel ! où suis-je ?.... Je n'ose avancer.....

Avec l'accent de la terreur.

C'est-là; . . . c'est-là qu'elle respire.

Elle embrasse la porte et reste immobile.

JULIE,

absorbée dans sa douleur et la tête panchée sur sa poitrine, parait privée de sentiment. Revenue à elle-même, ses regards s'élévent vers le Ciel, son imagination rapproche tellement le passé de son cœur, que durant les strophes suivantes, son visage et sa voix prennent successivement la teinte des divers souvenirs qui se présentent en foule à sa pensée; elle ne pleure point, sa douleur en serait moins auguste, l'excès de sa misère ne permet plus les larmes.

O toi qui reçu mes premiers soupirs! toi que j'adorai avant de me connaitre! descends du séjour céleste; viens arracher encore une fois mon ame à la terre; mais ne la rends plus à mon corps froissé sous les coups redoublés du malheur:

vas, je ne crains point la mort, si c'est la vie qui nous sépare....

D'une voix lente et douloureuse.

Hélas ! des siècles de souffrances se sont accumulés sur ma tête, et ma vie entière n'a été qu'une mort prolongée : mais, que dis-je, ô Florinval ! pardonne à ton amante ; tu as vu mon trouble et mes larmes ; tu as su que je t'adorais :.... les portes de l'enfer se sont ébranlées devant toi, et je t'ai livré mon ame et ma vie.

Du ton de l'enthousiasme et sans voir la Novice.

Amers et enivrans souvenirs, venez adoucir mes dernières heures. Dieu ! quel charme ils répandent sur tous mes sens ! Un torrent d'émotions douces et bienfaisantes se précipitent au fond de mon cœur.

Ma jeunesse n'est plus un songe ; souvenir d'amour, vous triomphez du présent : ô Florinval, ni les hommes, ni la mort, n'ont pu nous désunir ; je te possède, puisque je t'idolâtre.

Elle est saisie d'un mouvement convulsif. Ses membres se roidissent, et ses yeux restent élevés vers le Ciel.

LA NOVICE

étonnée et attendrie.

Dieu tout-puissant ! sont-ce-là des blasphêmes ?....

JULIE,

après quelques momens d'extase, revient à elle-même par une de ces transitions brusques qui annoncent une ame fortement préoccupée ; ses traits s'altèrent, ses yeux s'animent et brûlent d'un feu sombre. Elle s'écrie :

Arrêtez, cruelles ! Je planais vers

les voûtes célestes, et vous m'entrainez dans l'abime ; encore un élan, et j'eusse entrevu le séjour des anges. O toi qui créas l'univers ; Dieu puissant, Dieu terrible, épargne ta faible créature ; suspends tes foudres, et si tu daignes les lancer sur nos têtes, n'en frappe que ceux qui t'ont peint bizarre et jaloux. Oui, j'ai vécu ivre de douleur et d'amour, je n'ai porté sur tes autels que les vœux insensés d'une femme idolâtre ; je ne t'ai adressé, dans mes angoisses que des murmures ou d'avares prières : mais au sein même de l'épouvante et du désespoir, environnée de spectres et d'implacables furies, mon cœur n'a jamais calomnié ta bonté par d'indignes terreurs. Si j'ai déïfié sur la terre l'époux que

tu m'avais donné ; si je lui ai dévoué mon ame toute entière ; si je n'ai réservé à ton immensité que l'avenir et mes espérances ; si enfin l'excès de mon désespoir a quelquefois arraché des doutes à ma faiblesse, l'excès même de mon délire me ramenait toujours vers toi : confuse et suppliante, je tombais prosternée aux pieds de tes autels ; morte au présent et à moi-même, une voix céleste pénétrait alors jusques au fond de mon cœur, et annonçait à mes sens que mon amant et mon amour ne pouvaient être que l'ouvrage d'un Dieu.

LA NOVICE,

entrainée par un charme irrésistible, s'est approchée insensiblement ; elle est à genoux et à moitié prosternée ; elle

presse sur son front les chaines de Julie, et s'écrie :

Ah ! les monstres, comme ils l'ont traitée !

Elle parait ensuite effrayée de son action.

Dieu ! Qu'ai-je dit ?

JULIE

la considère attentivement, ses regards expriment la défiance.

Cette voix..... m'est inconnue..... Serait-ce encore un nouveau piége ?...

Avec un soupir.

Oh ! non ; j'ai lassé l'imagination de mes bourreaux.

LA NOVICE,

d'une voix timide.

Ah ! ne vous alarmez pas ; laissez

tomber sur moi un seul de vos regards.

JULIE.

Hélas ! j'ai invoqué l'Eternel ; aurait-il exaucé ma prière ? Serait-ce un Ange ?

LA NOVICE,

avec ame, et lui montrant ses chaines de l'air le plus touchant.

Un Ange, juste Ciel ! Et vous êtes ici, vous êtes dans les fers.

JULIE.

Quoi ! vous avez pu pénêtrer dans ce séjour de misère, et la pitié vous y retient ?

LA NOVICE

attendrie.

Ah ! l'humanité a-t-elle donc perdu ici tous ses droits ?

JULIE,

lentement et avec un soupir.

Vous n'êtes qu'une mortelle, et vous parlez d'humanité ?

LA NOVICE.

Vos tourmens sont les miens.

JULIE

inquiète et agitée.

Ses accens étonnent mon cœur; ils le brûlent..... un trouble secret..... Parlez; est-ce le ciel ou l'enfer qui vous ont conduite en ces lieux ?

LA NOVICE,

avec le cri de la sensibilité.

Eh ! non, non; c'est le Ciel.....

JULIE,

d'une voix sombre,

Le Ciel !

LA NOVICE,

avec passion.

Oui, c'est lui qui m'envoie ; ne dédaignez ni ma jeunesse, ni mes larmes ; je n'ai rien, je ne suis rien, mais j'ai ma vie et je saurai mourir. Elevée dans ces lieux, j'en connois tous les détours, je franchirai les murs de cet enfer, je les dévorerai ; .... mes pleurs, mes cris, mes vêtemens même fixeront tous les yeux sur moi. Je volerai chez l'Evêque, j'embrasserai ses genoux, il m'écoutera ; .... vos indignes fers seront rompus, et j'attacherai mon ame à tous vos pas. Hélas ! je n'ai jamais connu ceux à qui je dois le jour, mais mon culte pour vous va me les rendre tous ; vous deviendrez ma mère, et j'aurai du moins quelqu'un à aimer.

JULIE.

Ah ! pour un instant, vous suspendez mes douleurs !.... Je sens couler mes larmes avec délices ;... celles-ci du moins sont humides, et ce matin elles calcinaient mes joues et ma poitrine..... Ma fille, posez votre main sur mon front, approchez-vous, ne craignez rien.

LA NOVICE.

Comme il brûle !

JULIE,

avec impétuosité.

Non, non, ce n'est pas là, c'est ici.

Elle pose la main de la Novice sur son cœur.

LA NOVICE.

Ah ! ma mère, je connais tous vos malheurs.

JULIE,

la regardant fixement.

Oui, mes fers, ces murs, tout ce qui m'environne en est empreint ; mais aucun être sensible ne les connut jamais.

LA NOVICE.

Eh bien ! daignez m'en instruire, c'est à genoux que je veux vous entendre.

Elle tombe aux pieds de Julie, et soulève ses fers pour en diminuer le poids.

JULIE,

avec véhémence.

Oui, c'est à genoux qu'il faut m'entendre parler de lui ; mais ces

vêtemens blessent ma vue ; ..... ils irritent mon cœur.... Qui t'a permis de les porter devant moi ?

Elle détache le bandeau et le voile de la Novice.

Otez ce voile ; c'est la livrée du crime ou de la férocité.

Dans son transport elle les élève vers le Ciel et parait inspirée.

O Dieu ! reçois cette offrande, et ne permets plus qu'on pose sur son front ce fatal bandeau.

Avec douceur.

Ah ! ma fille, tremblez au dangereux récit de mes malheurs.

LA NOVICE,

avec effusion.

Je vous ai vue, désormais je puis tout supporter.

JULIE,

du ton le plus touchant.

Hélas ! je m'en souviens encore; c'était un soir d'été, l'air était brûlant et le zéphir soufflait à peine ; un silence auguste régnait autour de moi ; j'allais, selon mon usage, m'asseoir au pied d'un jeune laurier qu'on avait planté le jour même de ma naissance; près de-là était un rosier blanc : ô Florinval ! inquiète et agitée, j'invoquais ton souvenir, et tu apparus à mon cœur, comme un Ange de lumière ; tes yeux brillaient d'un feu céleste ; je voulus fuir, mais un mot de ta bouche adorée fixa mes pieds à la terre et transporta mon ame dans le Ciel.

LA NOVICE.

Ah ! ma mère ; quel moment !

JULIE,

rapidement.

Il tombe à genoux près de ce rosier blanc ; son cœur palpitait d'amour, et sa main osait effleurer la mienne : alors, un nuage épais se répandit sur ma vue ; je ne vis plus que lui seul dans la nature entière : son visage était déchiré par les épines, mais il ne sentait rien ; il paraissait éperdu, prêt à mourir : cette attitude humiliée et suppliante enivrait et révoltait mon cœur.... Lui à mes pieds ! Grand Dieu ! lui qui aurait dû voir aux siens l'univers. Déjà, d'une voix timide, je prononçais le serment de l'aimer toujours ; déjà mon ame volait au-devant de la sienne, lorsque tout-à-coup je le vis tressaillir. Il s'ar-

rête, il écoute ; c'était la voix de ma mère. Ah ! ce ne fut pas moi qui l'entendis. Fuyez, s'écrie-t-il : j'obéïs, je m'éloigne ; mais en tournant la tête, je vis qu'il avait appuyé la sienne sur ce jeune laurier qui m'était consacré. Vers minuit, la lune se cache et l'horizon s'obscurcit ; je reviens en tremblant sur mes pas ; j'entrelace mes bras autour du tronc, j'appuyai mon front à la même place où il avait posé le sien, et j'arrosai la terre de mes pleurs ; mon cœur battait avec violence, mes genoux se dérobaient sous moi, et mon ame semblait prête à me quitter ; soudain un éclair sillonne la nue, et la foudre tombe à mes pieds. Je perdis l'usage de mes sens, et à mon réveil, je me trouvai dans

ma chambre, au milieu des femmes de ma mère qui fondaient en larmes ; une partie de mes cheveux et de mes habits étaient brûlés, le laurier avait été consumé jusques dans sa racine ; on m'avait cru morte, mais je n'avais qu'une légère blessure près du cœur ; ni l'âge ni les années n'ont pu en effacer l'empreinte. Présage funeste et qui semblait m'annoncer le sort affreux qui m'était réservé.

LA NOVICE

durant ce récit parait hors d'elle-même, son ame est passée dans ses yeux et dans ses oreilles. Elle s'écrie :

Oh ! ma mère, vous me faites mourir.

JULIE

épuisée, fait une pause, et continue d'une voix éteinte.

Le soir même, on me remit une

lettre de lui ; elle était écrite de son sang..... Hélas ! j'étais à genoux, je la lisais avec extase, je la pressais sur mes lèvres et sur ma poitrine ; une porte s'ouvre : Dieu, que devins-je ! C'était mon père, il arrache de mes mains cet écrit fatal, et ses yeux étincellent de rage. Vous, Julie ! s'écrie-t-il ; vous, née du sang des Rois, la fureur l'empêche de poursuivre ; j'étends vers lui mes bras supplians ; je veux embrasser ses genoux, il me repousse. . . . Il me foule à ses pieds.

D'une voix lente et lugubre.

Il me donne sa malédiction. . . . L'ange de la mort exauce sa prière, et je fus immolée au Dieu des vengeances.

LA NOVICE

jette un cri d'effroi, et se couvre le visage de ses mains.

Oh ! Dieu ! Dieu ! . . . mon cœur est brisé.

JULIE

inquiète et attendrie, pose une de ses mains sur le front de la Novice.

Il avait vos yeux, votre air, il était brun comme vous.

Du ton de la réminiscence.

Ah ! je ne m'étonne plus si j'aime à vous entendre ; votre voix ressemble à la sienne ; quel est votre nom, votre âge ?

LA NOVICE

avec douceur.

Je m'appelle Eugénie, et j'aurai seize ans au printems prochain.

JULIE

fait une pause, et parait frappée d'une idée pénible.

Seize ans !

LA NOVICE.

Vos yeux se remplissent de larmes..... Ma mère, écartez ces souvenirs funestes.

JULIE,

avec impétuosité.

Des souvenirs funestes, insensée!.... bénis le Ciel, et prie le de m'en accabler.

Elle saisit une des mains de la Novice. Ses yeux brillent d'un feu sombre ; elle prononce avec véhémence et semble inspirée.

Le tumulte augmentait, le désordre et la confusion régnaient dans nos vastes dortoirs ; des tor-

rens de flammes élancées jusqu'aux cieux, interrompaient par intervalles la profonde obscurité de la nuit; on distinguait les cris de mes compagnes éplorées à travers les mugissemens sourds et terribles des vents en furie; errantes autour des autels, elles invoquaient le Très-Haut; les murs de l'Eglise, déjà ébranlés par la chûte des toits et des plafonds embrâsés, retentissaient du bruit de leurs voix gémissantes; j'étais dans ma cellule et j'attendais la mort avec indifférence; des larmes coulaient lentement sur mes joues. Soudain on enfonce ma porte; je lève les yeux, je reste immobile : c'était lui, c'était Florinval; il me saisit, il m'entraine; ses regards imprimaient la terreur,

et le sourire des Anges était sur ses lèvres. Dieu ! combien j'aimais la vie alors ! Je le suivis sans résistance ; nous fuyons avec la rapidité de l'éclair ; un instant plus tard, nous périssions tous deux, les dernières marches de l'escalier s'écroulent sous nos pas ; il me retient sur le bord du précipice, il m'enlève, il s'élance à travers les flammes ; j'avais conservé l'usage de mes sens ; je ne pouvais mourir, car ses bras étaient enlacés autour de moi ; il tenait mon ame suspendue entre le ciel et la terre, je vivais de son souffle, et la nature était anéantie... Il vole vers la porte ; hélas ! il y vole trop tard, des monstres veillaient auprès ; je le vis frémir de rage : arrêtez, lui dis-je ; mais il ne m'en-

tendait plus : il m'entraine à pas précipités dans une allée obscure, il tombe à mes genoux, il lance des regards passionnés vers le Ciel, et mord la terre avec fureur ; des cris supplians et plaintifs furent sa seule prière ; je posai ma main sur ce front adoré, la parole expira sur mes lèvres, je frémis de terreur et d'amour :

Excès de passion.

Et je savourai la vie.....

LA NOVICE,

durant ces deux dernières strophes, éprouve une sorte d'extase, elle croise ensuite ses mains sur sa poitrine, et lève les yeux au Ciel.

Où suis-je ?

JULIE,

absorbée, s'arrête et jette ensuite autour d'elle des regards sombres. Elle s'écrie avec amertume :

Souvenirs de feu, souvenirs coupables qui dévorez mon ame et mes sens, nul effort humain ne peut donc vous éteindre..... Que dis-je ? moi, leur survivre? Ah! depuis seize ans, je m'en repais à chaque heure de ma vie ; ils sont moi, ils sont plus que moi ; ils sont mon ame, ils circulent dans mes veines, et à mesure que mes membres seront glacés par les approches de la mort, je veux que la dernière goutte de mon sang devienne leur asyle.

LA NOVICE

troublée.

Seize années ; juste Ciel! Et moi... Dieu!

Dieu ! comme mon cœur est agité !... Ma mère, achevez ; Florinval fut-il découvert ?

JULIE,

avec impétuosité.

Florinval !... ma fille, vous connaissez Florinval..... Mais, que dis-je ?

D'une voix douce et sensible.

Hélas ! il accusait le Ciel, ... il gémissait sur son crime, il invoquait la mort ; mais j'arrêtai son ame fugitive et je l'enchainai une seconde fois à la terre. Ingrat, m'écriai-je, ose encore te croire plus coupable que moi ; j'appuie alors mon front sur sa poitrine, je l'inonde de mes larmes : fuis, cher époux, lui dis-je, demain tu me re-

verras à la grille ; il m'obéït, il s'éloigne. Adieu, Julie, s'écrie-t-il d'une voix étouffée : puisse le Ciel.... Ces mots me glacèrent de terreur ; on eût dit qu'un funeste pressentiment les arrachait de ses lèvres tremblantes ; mon ame et le repentir volèrent sur ses traces ; mes yeux avides perçaient l'obscurité de la nuit ; je le cherchais autour de moi, je croyais toujours l'entrevoir, je retenais mon haleine, j'épiais jusqu'au bruit qu'il faisait en marchant ; hélas ! je sentais mon illusion, mais je craignais de la détruire, et je l'écoutais encore lors même qu'il ne pouvait plus m'entendre. La nuit avait disparu, j'étais restée étendue sur la terre ; on me rappelle à la vie : hélas ! dans mon délire, je

nomme mon amant ; nos mères frémissent à ce nom adoré ; on l'écarte, il est proscrit pour jamais, et je demeure seule chargée du poids de mon amour.

D'une voix basse et concentrée.

J'étais résolue de me donner la mort, rien ne m'attachait plus à la terre ; mais, hélas ! pour comble d'infortune, je sentis que j'étais condamnée à la vie ; le tems, ma paleur et mes larmes découvrirent à mes bourreaux ce qu'il fallait encore nommer mon crime ; on me plongea vivante dans ce séjour de ténèbres.

Douleur profonde.

O ma fille ! c'est donc ici où tu reçus le jour, et c'est ici où la mort

m'attend. Enfant infortunée ! tu nâquis pour la douleur et l'ignominie ; mes fers à ta naissance ont froissé tes membres délicats, et mes mains chargées de chaines ont essayé, mais en vain, de se poser sur ta tête. Je ne t'ai donc abreuvée que de mes larmes, je n'ai reçu de toi qu'un seul sourire ; on t'a arrachée de mon sein, on n'a respecté ni ma rage, ni ton innocence ; je n'ai pu démêler sur ton front les traits de ton père ; tu auras donné le nom de mère à une autre qu'à moi ! Malheureuse victime ! mon sang s'est écrié contre le Ciel, je t'ai souhaité la mort et la nature a frémi.....

LA NOVICE,
avec un cri de douleur.

Dieu puissant, délivrez-moi du trouble où je suis !

JULIE

secoue ses chaines avec violence, ses yeux s'égarent, ses lèvres tremblent ; elle jette par intervalle des cris de douleur ; son délire est absolu.

Amour, nature, rage impuissante, je cède enfin à la fureur qui m'agite ; tout l'enfer est dans mon ame, il règne autour de moi, il règne sur tout ce qui respire ; ce tombeau lui est consacré.

Ironie amère.

Et toi, sublime Providence ! qui nous créas, dit-on, pour te servir et t'honorer ; Père des miséricordes ! tu es puissant, tu es juste, et tu as permis mes tourmens !

Excès de fureur.

Eh ! que m'importent l'Eternité et

ses voluptés lointaines ; amante et mère, mon cœur est tout entier à la nature : mon époux et ma fille, voilà mes biens, mon culte, ... mes seules délices.....

Elle tombe épuisée.

LA NOVICE

troublée, passe successivement de l'agitation la plus vive, à une sombre méditation ; sa rêverie tient de la stupeur : au dernier mot de Julie, elle s'éveille et veut s'élancer vers elle, mais sa timidité l'empêche de se livrer aux impulsions de son cœur ; elle se réfugie en tremblant derrière la pile de pierres, et Julie, durant les douze strophes suivantes, ne peut même l'entrevoir ; la Novice s'appuie ensuite contre la porte du cachot, le corps penché, et prononce d'une voix entrecoupée :

Quels rapports inouis, ... mon

cœur ne peut les concevoir.... L'Abbesse et nos anciennes m'ont si souvent prodigué dans leur colère les noms d'enfant inconnu, d'enfant incestueux..... Ah ! je n'en rougis plus, et les pleurs que je verse ici me consolent de tous ceux qu'elles m'ont fait répandre..... Dieu ! que résoudre et que faire ? Volerai-je dans ses bras ? lui dirai-je de quels soupçons mon ame est agitée ? Hélas ! elle ne peut m'entendre, son esprit est troublé ; mais, que vois-je ?....

JULIE

se lève avec effort, et à la pénible lenteur de ses mouvemens, on voit qu'elle ne peut supporter le poids de ses chaines ; elle appuie son front sur la tête de mort placée au-dessus de cette pile de pierres qu'on apperçoit à sa

droite ; elle reste quelques momens immobile et comme absorbée : mais à cette stupeur douloureuse succède bientôt une violente agitation ; ses yeux, son front se chargent de terreur ; des mouvemens convulsifs agitent successivement tous ses membres ; elle jette sur elle-même et sur les objets qui l'entourent, des regards funestes ; le son de sa voix est inégal.

Mes yeux ont peine à soutenir la lumière qui m'environne. Quel ravissant spectacle !..... Où suis-je? et qui m'a transportée ici ? Un riche horizon s'offre à mes regards éblouis ; j'apperçois les montagnes de Provence, la maison paternelle, et le ruisseau qui serpente à l'entour ; je vois là-bas cette allée sombre où j'aimai tant à rêver de lui ;.... je crois reconnaitre ce bosquet,.... ces arbustes..... N'est-ce pas ici où

il me parla pour la première fois ?

Elle étend ses bras autour d'elle, et pose la main droite sur la tête de mort, en s'écriant :

Ciel ! le laurier ! le laurier !

La Novice

égarée, embrasse la pile de pierres ; ses genoux fléchissent, elle tombe et s'écrie :

Je me meurs, ô mon Dieu !....

Julie

veut s'élancer ; mais retenue par les chaines qui l'entourent, elle tombe à genoux ; son visage prend successivement le caractère de l'extase et de la terreur.

Quelle est cette jeune fille, vêtue de blanc, qu'on arrache des bras de sa mère ? Elle a mes traits, mon air, mon désespoir, et cependant

ce n'est pas moi ;.... des monstres l'environnent ; on déchire ses vêtemens, on la couronne de fleurs : ah ! j'en vois un qui enfonce ses ciseaux dans sa longue chevelure !... Hélas ! comme à moi,.... on creuse la terre sous ses pieds, on élève ses bras vers le Ciel.... Cruels ! arrêtez, ne consommez pas cet affreux sacrifice.....

Des cris sourds, des sanglots entrecoupés se font passage à travers sa poitrine ; elle parait saisie d'horreur.

Ce brillant horizon qui charmait mes yeux, a fait place à d'épaisses ténèbres ; j'entrevois des feux souterrains, j'entends des cris.... Est-ce elle ou moi qu'on déchire ? A présent elle est vêtue de noir, la paleur de la mort est sur son front : les

mêmes spectres, d'autres plus hideux encore, se pressent autour d'elle;.... ils la menacent;.... elle détourne la tête;.... elle expire....

Elle s'assied sur une pierre, et essuie ses mains à plusieurs reprises.

Ce rêve cruel me poursuit encore: hélas! n'est-ce qu'un songe?... Mes mains sont teintes de sang.... Pourquoi les a-t-on trempées dans celui de cette innocente?

LA NOVICE,

d'une voix éteinte.

Non, le cri de la nature ne peut être une erreur: ah! je le sens, et le Ciel m'éclaire.

JULIE

s'arrête; un calme funeste se répand sur tous ses traits, son geste n'obéit

plus aux diverses impressions de son ame, et annonce même des mouvemens opposés à ceux qui l'agitent ; son regard devient fixe, et le son de sa voix est intermittent.

Les murs de ma prison s'ébranlent, un Ange combat pour ma défense : je distingue sa voix à travers les mugissemens des vents déchaînés. Dieu ! qu'elle est douce et harmonieuse ! elle m'enivre de volupté..... et me glace de terreur. Hélas ! je m'en souviens, jadis j'ai entendu ces accens célestes ;..... il faisait nuit..... comme ici ;.... cependant, ce n'était pas ici, ... c'était :..... mon esprit est troublé.....

Avec le cri du désespoir.

Otez donc ce voile qui vous dérobe à ma vue.

D'une voix triste et mal assurée.

Hélas ! il est ici..... et je ne puis même l'entrevoir;..... peut-être aussi mes yeux sont-ils éteints ?

LA NOVICE

entrainée par une puissance secrète, suit du geste des yeux les moindres mouvemens de Julie ; un air d'innocence et d'inspiration s'est répandu sur tous ses traits ; elle élève ses regards vers le Ciel, et s'écrie :

C'est Dieu lui-même qui m'a conduite ici ; Sauveur du monde ! je la délivrerai.

JULIE,

d'une voix mourante.

Cher Florinval ! nos ames vont donc se réunir ! je ne tiens plus à la terre;..... mais que m'importe la

vie ? Ah ! pour aimer, est-il besoin de respirer et de vivre ?

Excès de fureur.

C'en est donc fait, le crime est consommé, l'enfer a dévoré votre victime. O vous, qui avez dévoué ma tête aux furies, père barbare ! mère insensée ! si vous respirez encore, puisse le Ciel inexorable verser sur vous par torrens les remords et l'épouvante ! Seuls et désolés à votre heure dernière, puissiez-vous ne descendre qu'à pas lents dans la tombe ; et pour comble de misère, puisse un jour ma fille insulter à vos douleurs ! Mais non, la mort n'a épargné que moi et mes bourreaux ! eh bien ! cruels, j'ose évoquer votre ombre ; sortez du sein de l'abime,

venez assouvir ma rage par le récit de vos tourmens, venez en repaitre mon ame et mes yeux, et que la foudre..... Qu'as-tu dit, malheureuse !.... Ciel vengeur ! suspends ton courroux, épargne mon père, ne tonne que sur moi..... Ma fille.... Florinval,..... je meurs.

LA NOVICE

jette un cri douloureux et s'élance vers Julie.

Arrêtez, mon ame va vous suivre.

Elle tombe évanouie.

On entend derrière le Théâtre un bruit confus et des cris inarticulés ; aussitôt la porte de l'escalier s'ouvre avec violence, et l'on distingue alors la voix de l'Abbesse et des Religieuses, dont les accens expriment tour-à-tour la colère et la crainte.

L'ABBESSE ET LE CHOEUR DES RELIGIEUSES.

Monseigneur, que prétendez-vous faire ?

L'ABBESSE seule.

Respectez cet asyle.

FLÉCHIER,

toujours derrière le Théâtre.

Vous pâlissez ; . . . . suivez-moi : . . . votre résistance confirme mes soupçons.

On apperçoit alors l'Evêque qui descend, suivi d'un groupe de Religieuses : l'Abbesse est à leur tête et parait consternée ; plusieurs Sœurs Converses tiennent des lanternes et des torches. Julie, durant cet intervalle, est entièrement évanouie ; sa tête est penchée en arrière ; on la croirait morte sans les fréquentes convulsions qui agitent ses membres et

qui altèrent successivement tous ses traits. La Novice la couvre d'une partie de son corps ; ses yeux sont fermés, elle respire à peine, mais des sanglots annoncent qu'elle ne peut tarder à recouvrer l'usage de ses sens.

FLÉCHIER

s'arrête sur la dernière marche de l'escalier, et jette autour de lui des regards inquiets.

Où est-elle cette victime dont on m'a révélé les tortures ?..... Mais nul être vivant ne peut habiter ici.... Dieu ! que signifie cette bière ?

L'ABBESSE

jette les yeux sur la porte du cachot qui est restée entr'ouverte, et s'écrie :

Ciel ! nous sommes trahies.

Elle se précipite, suivie de quelques anciennes, et recule d'effroi en apercevant la Novice.

Eugénie dans ces lieux..... Malheureuse ! Que faites-vous ici ?

LA NOVICE,

revenue à elle-même, apperçoit l'Abbesse, et fait un mouvement de terreur.

Le Ciel nous réunit, la mort seule peut nous séparer.

L'ABBESSE.

Qu'on l'entraine.

Les Sœurs converses s'avancent en désordre.

LA NOVICE,

avec l'accent du désespoir et de la rage.

Barbares ! ce n'est qu'en brisant mes membres que vous pourrez m'arracher d'ici.

FLÉCHIER

entre dans le cachot ; il s'arrête et contemple Julie d'un air attendri.

Dieu tout-puissant ! et c'est ainsi qu'on traite une de tes créatures !

Un murmure s'élève parmi les Religieuses ; les plus jeunes baissent les yeux et gardent le silence.

L'ABBESSE ET LES ANCIENNES

entourent l'Evêque, et s'écrient :

Punissez cette impie..... Eugénie est sa fille.

LA NOVICE

joint les mains sur sa poitrine et lève les yeux au Ciel.

Je respire.

FLÉCHIER

se tourne vers l'Abbesse et lui lance un regard d'indignation.

Je lis dans vos yeux, non vos re-

mords, mais vos terreurs; tremblez, monstre impitoyable, craignez les vengeances du Ciel. Ah! si la Religion n'enchainait mon courroux, je devrais, en arrachant d'ici cette victime de vos fureurs, vous accabler des mêmes chaines, et vous y reléguer pour jamais.

Aux anciennes.

Femmes impies! vous commettez de tels attentats, et vous osez approcher ensuite des autels du Dieu de paix.....

LA NOVICE

se traine aux genoux de Fléchier et les embrasse.

Ah! sauvez-la; et, s'il leur faut une victime, ordonnez qu'on me

couvre des mêmes chaines, je suis plus jeune, j'assouvirai leur vengeance.

FLÉCHIER,

avec bonté.

Relevez-vous, et songeons à la secourir.

Il détache les fers de Julie, les jeunes mères et les novices secondent ses efforts et s'empressent de la rappeller à la vie.

JULIE

ouvre les yeux, elle apperçoit l'Abbesse, jette un cri et détourne la tête; elle regarde ensuite Fléchier de l'air le plus touchant, elle étend ses bras vers lui, et prononce d'une voix mourante:

Dieu!... me rendrez-vous ma fille?

L'Abbesse et les anciennes font un

geste d'indignation. La Novice se précipite aux pieds de Julie et jette un cri.

FLÉCHIER

lance à l'Abbesse un regard sévère ; il s'adresse ensuite à Julie.

Vos malheurs vont finir, ô ma fille ! quittez ce séjour de douleur, venez revoir la lumière, venez adorer le Dieu qui m'envoie.

JULIE

examine d'un air inquiet les divers objets qui l'entourent, ses sensations sont indécises. Elle cherche à les démêler, et fait un geste de surprise, en voyant la Novice à ses pieds.

Ah ! c'est elle que j'ai vue en songe.

LA NOVICE,

du ton le plus doux.

Dieu ! que dites-vous ? . . . .

JULIE,

douloureusement.

Eloignez-vous ..... votre présence me rappelle des souvenirs qu'il faut écarter.

FLÉCHIER.

Ma fille, suivez-moi.... Vos fers sont brisés, et le Ciel vous pardonne.

JULIE,

à Fléchier.

Suspendez vos soins généreux, je sens que la mort s'approche.... mes destinées sont accomplies.

LA NOVICE,

avec passion.

Non, non, le Ciel est juste, il ne peut vous enlever à la terre.

JULIE

fait un effort pour soulever sa tête, et regarde la Novice d'un air surpris.

Qui êtes-vous, pour me parler ainsi ?

LA NOVICE,

avec un cri.

Votre fille.

JULIE.

Dieu, suspendez ma mort.

FLÉCHIER ET LA PREMIÈRE RELIGIEUSE.

Imprudente !

LA NOVICE,

avec enthousiasme.

Oui, vous êtes ma mère ; le Ciel s'est réconcilié avec vous ; il me rend à vos vœux, et vous parlez de mourir !

JULIE,

douloureusement.

Malheureuse, qui prendra soin de toi ?

Elle fait un effort pour embrasser les genoux de Fléchier.

Digne envoyé du Ciel, je tombe à vos genoux ; souffrez qu'une mère éplorée élève jusqu'à vous sa brûlante prière ; heureuse, mille fois, si en mourant, j'acquiers le droit de vous l'adresser sans crime ; daignez jetter un regard de pitié sur cet être malheureux que je n'ose nommer devant vous..... Veillez sur ses jours et sur ses destinées, soyez son père ; devenez son appui, parlez lui quelquefois de sa mère....

Hélas ! elle m'eût aimée, empêchez-la de me haïr.

LA NOVICE,

avec feu.

Moi, vous haïr.... Ah ! ma mère, ne me confondez pas avec les monstres qui vous environnent.

L'Abbesse et les anciennes expriment leur rage par plusieurs gestes menaçans.

FLÉCHIER,

tourné vers elles.

Vous me faites horreur.

A Julie qui, dans un transport, s'est précipitée sur sa fille, et qui la tient serrée contre sa poitrine.

Ne craignez rien, leur rage est impuissante; votre fille est la mienne, je l'adopte et je deviens son père.

JULIE

jette un profond soupir, sa physionomie prend le caractère du ravissement et de l'extase.

Vous effacez vingt années de malheur.

Elle élève ses regards vers le Ciel, et pose ses mains sur la tête de la Novice.

Dieu juste, Dieu puissant, couvre la de tes dons! Ma fille je te bénis, puissent les maux de ta mère.....

Aux jeunes Religieuses et aux Novices.

Ce n'est pas ma mort, mais ma vie qu'il faut pleurer.

A l'Abbesse et aux anciennes.

Et vous qui faites de la cause du Ciel le prétexte de vos vengeances,

osez contempler mes derniers momens ; je meurs et vous vivez ; mais je meurs heureuse et j'ai vécu sensible, c'est donc à moi de vous plaindre ; j'ai perdu le droit de vous haïr ; ma fille, soutiens moi.... Mon sang se glace.... Un frisson douloureux.... O mon époux, mon ame entrevoit la tienne..... Pardonne, Dieu puissant, mon dernier soupir est encore pour lui.

Elle tombe et ses yeux se fixent amoureusement sur sa fille. Sa mort est douce et son visage est serein. L'Abbesse et les anciennes s'éloignent et paraissent consternées.

LE CHOEUR DES JEUNES RELIGIEUSES ET DES NOVICES.

Ciel ! elle expire.....

FLÉCHIER,

à la première Religieuse et à demi-voix.

Hélas ! que ne m'avez-vous révélé plutôt ses tourmens ?

LA NOVICE,

pâle et tremblante, se précipite sur le corps de Julie : elle jette des cris aigus ; l'Abbesse et les anciennes veulent l'entrainer hors du cachot ; alors elle se relève à demi, et enlace, avec un geste de fureur, ses bras autour du corps de sa mère ; puis elle s'écrie du ton de la rage et du désespoir :

Femmes impies, voici encore une victime : eh bien ! qui vous arrête.... Mêlez le sang de la fille et celui de la mère, venez-vous en abreuver.... Et toi ! Ciel barbare, Ciel impitoyable, leur supplice seul peut t'absoudre ou te justifier. Tonne, frappe,

écrase-les de tes foudres, et dévoue aux enfers leurs membres palpitans..... Fais que je puisse y poursuivre leurs ombres, accroitre leurs tortures, et je savourerai alors tes voluptés divines. Mais quel trouble m'agite ? Un autre univers s'offre à mes yeux éblouis ; le tems s'approche, où la raison vengera la nature outragée ; ces murs élevés par l'erreur, s'écrouleront sous ses coups redoublés, l'on comblera ces repaires affreux, séjour de terreur et de larmes : manes de ma mère, vous serez consolés.

Elle tombe privée de sentiment sur le corps de l'infortunée Julie.

LA RELIGIEUSE ANCIENNE.

Elle a perdu l'usage de ses sens.

FLÉCHIER.

Prenez soin de ses jours. Et toi, père des miséricordes, pardonne à ces infortunées; et dans ta bonté infinie, fais, s'il est possible, grace à leurs bourreaux!

FIN.